

La fête du Roi (Mt 2.1-12)

<https://soundcloud.com/eel-toulouse/la-f-te-du-roi>

La visite des mages est devenue légendaire, enrichie par la Tradition chrétienne de nombre de détails : il y en aurait eu trois, des rois, de plusieurs races différents, etc. En lisant le récit original dans l'évangile, on est frappé par la sobriété de la présentation – en réalité, on ne sait pas grand-chose de ces mages... Cela dit, l'histoire des mages est bien une histoire de rois, seulement les rois ne sont pas ceux que l'on croit souvent !

1) Jésus, le roi des Juifs

En effet, le vrai roi de cette histoire, c'est un nouveau-né, Jésus, Messie annoncé par les prophètes, libérateur et seigneur attendu par le peuple de Dieu. L'évangéliste Matthieu est au début de son récit : avant de transmettre les enseignements et les actes marquants de Jésus, Matthieu donne un cadre d'interprétation qui va permettre de bien comprendre la portée de ses actes et de ses paroles. Ainsi, dans les premiers chapitres, il présente Jésus comme celui qui réalise les promesses de Dieu d'envoyer un libérateur à son peuple, souvent désigné comme le fils de David, l'héritier du roi des Juifs qui devrait conduire le peuple de Dieu.

Notre récit souligne cet accomplissement : Bethlehém, petite ville proche de Jérusalem, était la ville de naissance du roi de David, issu de la tribu de Juda, et Michée prophétise que le Messie naîtra lui aussi à Bethlehém – texte que citent les autorités juives quand Hérode les interroge. Jésus, né au même endroit que David, est son véritable héritier. La visite des étrangers venus de loin souligne encore le lien entre Jésus et David, en rappelant la visite de la reine de Saba à Salomon, premier successeur du roi David. La reine de Saba, venue d'Arabie pour éprouver la prestigieuse sagesse de Salomon, lui

offre or, épices et pierres précieuses, tout comme les mages offrent à l'enfant Jésus or, encens et myrrhe.

Dans cette scène, le nourrisson ne fait rien, mais son identité royale se manifeste déjà, et suscite de fortes réactions d'une part chez les mages, et d'autre part chez les autorités d'Israël.

2) La venue des sages d'Orient, signe du rayonnement du Messie

D'abord les mages, ou sages, venus d'Orient, puisque ce sont eux qui déclenchent toute l'histoire. Ce ne sont pas des magiciens, mais ils sont dépositaires de la sagesse de leur peuple, en lien avec leur religion – qui implique l'observation des astres – et sûrement avec le pouvoir en place. Ces sages-là avaient peut-être été en contact avec la diaspora juive, puisqu'ils relient l'étoile à la naissance d'un roi juif, ce qui était assez habituel à l'époque, où on considérait que des étoiles annonçaient la naissance des grands hommes.

A propos de cette étoile : c'est l'élément du texte qui paraît le plus naïf, le plus enfantin. Des scientifiques ont cherché des manifestations d'astres (étoiles ou planètes) qui auraient pu correspondre au récit, sans grand succès. Au minimum, on peut retenir qu'une lumière a guidé les mages, qu'ils ont interprétée comme une étoile, dont Dieu s'est servi pour alerter les mages et les conduire jusqu'au Christ.

A la vue de cette lumière, les sages comprennent qu'un grand homme est né, un roi pour le peuple juif, et ils vont directement à Jérusalem pour rendre hommage à l'héritier. Sauf que le roi des juifs n'est pas à Jérusalem, d'où l'histoire avec Hérode.

Quel est le but de leur visite ? Ils viennent rendre hommage à

l'héritier – plutôt que l'adorer comme c'est traduit ici – en lui offrant des cadeaux prestigieux et en montrant leur respect. C'est une visite vraisemblablement politique, faite à un futur dirigeant, comme ça se fait entre pays. Les cadeaux apportés sont typiques de la région : or, parfum d'encens et parfum de myrrhe, des biens précieux qu'on utilisait dans les grands événements.

Dans le récit de cette visite, trois choses m'ont frappée.

D'abord, les sages, païens, sont miraculeusement à l'écoute de Dieu, ils se laissent conduire par les signes que Dieu leur envoie, par les rêves, les prophéties, sans discuter.

Ensuite, cette visite est quand même bizarre. Autant on peut comprendre que des délégations aillent rendre visite à un roi en place, autant un nourrisson dans un tout petit pays comme Israël, soumis à l'empereur romain, paraît insignifiant ! En plus, les mages font une apparition presque évanescence : ils offrent et ils repartent, comme si de rien n'était.

Et enfin, l'allégresse des mages, leur joie, est difficile à comprendre, alors qu'ils ne savent pas l'impact de Jésus pour eux.

Ces détails montrent que les mages sont pris dans une démarche qui les dépasse et qu'ils ne comprennent pas tout à fait. Pourtant, à travers leur visite, se dessine le rayonnement universel de Jésus comme lumière des nations, sauveur de tous les hommes, Roi non seulement des juifs mais de tous les peuples. La présence des mages auprès de Jésus annonce de manière prophétique l'ouverture du peuple de Dieu à toutes les nations, comme le demandera Jésus à ses disciples après sa résurrection : « allez, et faites de toutes les nations mes disciples » (Mt 28.18), ce que l'on voit aujourd'hui dans l'Eglise où des gens de toutes origines reconnaissent Jésus-Christ comme leur sauveur et leur roi.

3) Hérode et les autorités, signes du rejet d'Israël

Face à la réaction inespérée des mages, la réaction d'Hérode et des autorités religieuses juives refroidissent d'autant plus. Le texte dit qu'à la nouvelle de la naissance du Messie, tous sont troublés. Ce trouble dénote la surprise, l'incompréhension, sûrement de la méfiance et de l'inquiétude, en tout cas aucune attitude positive pour accueillir le Roi.

Du côté d'Hérode le Grand, la situation est surtout préoccupante. En effet, Hérode ne fait pas partie de la dynastie légitime, mais il est originaire du pays d'Edom, frère ennemi d'Israël. Installé par les autorités romaines qui lui donnent le titre de roi des juifs, il règne en collaboration avec l'empire, et n'a pour cette raison que peu de popularité. On sait par ailleurs qu'Hérode craignait terriblement de perdre le pouvoir, et qu'il n'hésitait pas à massacrer ses rivaux, même ses propres héritiers ! Cette paranoïa se devine dans les démarches d'Hérode qui convoque les responsables religieux pour se renseigner sur ce nouveau rival, qui interroge en secret les mages étrangers en pensant les utiliser, et qui finit par ordonner le massacre de tous les enfants de moins de deux ans lorsqu'il se rend compte que les mages ne reviendront pas (2.16 : *Quand Hérode voit que les sages l'ont trompé, il est très en colère. C'est pourquoi il donne l'ordre de tuer tous les enfants qui ont deux ans ou moins de deux ans, à Bethléem et dans les environs*). Pour Hérode, le roi fantoche, la naissance d'un roi légitime, héritier du roi David, est une menace à supprimer.

Du côté des autorités religieuses, le problème n'est pas le même. Ce qu'on remarque chez eux, c'est leur passivité. A l'annonce de la naissance du Messie, ils ont l'air blasé, rappelant les prophéties liées à Bethléhem sans vraiment les prendre au sérieux, laissant repartir les mages sans manifester plus de curiosité, et ne faisant aucune démarche

lorsque Hérode donne l'ordre de tuer les enfants potentiels. Leur apathie dénote leur tiédeur spirituelle : ils connaissent les prophéties par cœur, mais elles ne nourrissent pas leur foi, leur espérance. Ils n'attendent pas vraiment le Messie envoyé de Dieu, ils ne scrutent pas les événements pour discerner sa venue, et quand il arrive en la personne de Jésus, ils se retranchent derrière leurs préjugés, partageant l'incrédulité de ceux qui le feront crucifier.

Conclusion

L'épisode de la venue des mages d'Orient auprès du petit enfant nous invite à reconnaître dans l'humble et discrète apparence de Jésus-Christ, qu'il gardera jusque dans sa mort sur la Croix, le Messie du peuple de Dieu, un héritier du roi David, proche de Dieu, promis à une royauté plus que politique, mais universelle et glorieuse, la royauté de Dieu lui-même. La venue de ce roi, que suscite-t-elle chez nous ? Le trouble ? La peur ? L'incrédulité ? L'indifférence ? ou bien la joie et l'allégresse de ceux qui, humblement, s'agenouillent devant le Christ et lui offrent ce qu'ils ont de plus précieux ?

Vivre par la foi: l'exemple d'Abraham (Hé 11.8-19)

<https://soundcloud.com/eel-toulouse/vivre-par-la-foi>

L'auteur donne aux croyants toute une liste d'exemples, dont Abraham est un des plus longs. Il reprend trois événements majeurs dans la vie du patriarche : 1/ en Gn 12, lorsque Dieu appelle Abram, déjà âgé, à quitter sa terre pour aller vivre

en pays inconnu, avec la promesse de commencer avec lui une grande nation bénie de Dieu (8-10). 2/ entre Gn 15 et 21, lorsque Dieu promet au couple âgé et stérile la naissance d'un fils qui héritera de la promesse faite à Abram. Après plusieurs années qui usent d'ailleurs la patience de Sara, Isaac finit par naître et réalise ainsi la promesse de Dieu qu'Abraham aurait un fils. (11-12) 3/ en Gn 22, alors qu'Isaac a grandi, Dieu demande à Abraham de lui offrir Isaac en sacrifice de reconnaissance. Abraham part donc avec Isaac et le prépare pour le sacrifice quand au dernier moment, un ange le retient d'aller plus loin et lui fournit une victime appropriée. Au milieu de cette notice biographique, une parenthèse nous plonge dans les motivations des patriarches.

Les récits de la Genèse sont assez sobres et se concentrent surtout sur les faits, très peu sur les projets du patriarche, sur ses motivations, ses espoirs et ses craintes. L'auteur de la lettre aux Hébreux relit l'histoire d'Abraham à la lumière de toute la révélation, et met en valeur les implications de la foi d'Abraham, notamment dans les v.13-16.

Dans ce passage où l'auteur veut encourager les chrétiens à vivre par la foi, à rester fermement attachés au Christ, l'histoire d'Abraham met en valeur (sans être exhaustive) deux dimensions de la foi que nous sommes appelés à vivre nous aussi.

1) La confiance en Dieu visible dans l'obéissance

La foi peut recevoir différentes définitions : croire que Dieu existe et qu'il est bon envers nous, adhérer à un ensemble de convictions, nourrir une relation avec Dieu (aspect de piété). Ce que notre texte met en valeur, c'est la confiance en Dieu envers et contre tout, alors que le bon sens décourage de suivre Dieu.

A chaque événement de la vie d'Abraham, il y a un sérieux obstacle à suivre Dieu ; on remarque d'ailleurs un crescendo d'obstacles de plus en plus déroutants, qui demandent une confiance de plus en plus grande.

D'abord, Dieu demande à Abram de tout quitter pour un endroit inconnu, et Abram prend sa famille, ses biens, et s'engage dans un long voyage vers le Sud, sans savoir à quoi s'attendre. Il a pour seule garantie une promesse, un peu extravagante d'ailleurs : à travers lui et ses descendants qu'il n'a pas, le monde sera béni. C'est l'obstacle de l'ignorance : Abram se lance dans une aventure qu'il ne maîtrise en rien. Nous, nous aurions sûrement demandé des esquisses du fameux pays, étudié son potentiel, nous aurions demandé à Dieu des garanties pour voir s'il était sérieux et fiable, et nous aurions peut-être pris une assurance en cas d'échec. Abram ne demande aucune garantie : il plonge.

Ensuite, Dieu promet à Abraham un fils avec Sara, sa femme, qui héritera des projets de Dieu. Dieu fait cette promesse à plusieurs reprises à un couple stérile et âgé (notre passage dit : déjà marqué par la mort), et là on passe à l'obstacle de ce qui est possible. Au départ, Sara tente d'adopter un fils, mais non, c'est bien de son ventre stérile que Dieu veut faire naître l'héritier. Quand Abraham comprend ce que Dieu promet, il rit en lui-même, tant l'idée est farfelue. Quand Sara entend à son tour comment l'enfant doit naître, elle aussi exprime son incrédulité en riant. Finalement, un an plus tard, naît Isaac. Vous remarquez que là, Dieu laisse le temps au couple de s'habituer à l'idée ! Même si ce que Dieu promet paraît impossible d'un point de vue humain, Abraham et Sara finissent par lui faire confiance, et ils renoncent à tout plan B.

Enfin, troisième épreuve, cet héritier promis, attendu, chéri, Dieu demande de le lui sacrifier. Au-delà de la tragédie que représente la mort de cet enfant, il y a l'obstacle de l'incohérence de Dieu. Dieu a promis qu'Isaac porterait la

promesse de Dieu, sa bénédiction, et qu'à travers lui seul naîtrait la descendance d'Abraham, prélude à une nation aussi nombreuse que les étoiles dans le ciel ou le sable de la mer. Comment cela peut-il arriver par un mort ? On passe encore un cran dans l'inconnu, dans l'impossible ! Pourtant, face à ce Dieu qui souffle le chaud et le froid, qui semble se contredire, Abraham fait confiance. D'une certaine manière, il sait maintenant que ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu, que ce qui est insensé – en termes de garanties ou de probabilité – aux yeux des hommes n'est pas en dehors des capacités de Dieu. L'auteur de notre passage suppose qu'Abraham a réconcilié le paradoxe en faisant confiance au Dieu de la vie, qui avait déjà fait surgir la vie d'un ventre stérile, et qui pouvait aussi bien faire surgir la vie dans un cadavre.

A chaque fois, Abraham est mis devant des situations impossibles, qui demandent une décision radicale. Il n'y a pas de demi-mesure : on suit ou on ne suit pas ! La confiance en Dieu s'exprime à chaque fois par l'obéissance. Ce n'est pas toujours de gaieté de cœur, ou immédiat (on le voit avec l'incrédulité face à Isaac), mais la foi se concrétise forcément dans l'obéissance. Obéir c'est suivre coûte que coûte le Dieu qui nous appelle, qui nous fait vivre. C'est s'attacher à Dieu, donner plus de réalité à ses promesses et à sa puissance qu'à notre champ de possibilités.

Dans l'obéissance de la foi, nous devons parfois vivre des ruptures, des abandons, des deuils, même s'ils sont moins spectaculaires que le voyage d'Abraham ou le presque sacrifice d'Isaac. Dans l'obéissance de la foi, nous devons aussi accueillir des options apparemment insensées, irrationnelles, parfois effrayantes. La seule raison pour obéir, c'est la connaissance du Dieu vivant. Là on n'est pas dans l'obéissance à des codes, des rituels, mais dans l'attachement à une personne, un attachement qui dépasse tout autre attachement que nous pourrions avoir, la conviction que ce Dieu-là est bon

et puissant, et que même si nous avons l'impression de sauter dans le vide, ce Dieu-là va nous rattraper, ce saut est la seule manière de le suivre.

2) L'espérance dans les promesses de Dieu visible dans la persévérance

La foi est confiance en Dieu, un attachement au Dieu vivant, bon et tout-puissant, qui triomphe de tout autre attachement. Cette confiance en Dieu est aussi marquée par l'espérance dans les promesses de Dieu. La foi est une marche avec Dieu, caractérisée par l'attachement à Dieu, comme si on se tenait à lui, et par une direction, une orientation : le royaume de Dieu, le règne de Dieu où toutes ses promesses s'accompliront parfaitement.

L'auteur aux Hébreux s'appuie sur le fait qu'Abraham a vécu sur la terre promise comme un étranger, comme un résident temporaire. Il ne s'est jamais installé, et il se définit lui-même de cette manière en parlant aux habitants de Canaan. Abraham avait reçu la promesse d'une terre qu'habiterait sa nombreuse descendance : à la fin de sa vie, il achète un tombeau sur cette terre, pour Sara ; ce tombeau est une sorte d'avance dans la possession de ce pays qui ne sera effective que des siècles plus tard. De loin, il voit la réalisation de la promesse d'un pays, ce qui va le motiver à rester toute sa vie un nomade, à vivre dans l'inconfort, sans jamais retourner dans son pays d'origine, sans non plus hâter la réalisation de la promesse. Il sait que Dieu va accomplir ses projets et il s'accroche à ces promesses, sans se chercher de béquilles.

Ce qui étonne un peu dans notre texte, c'est l'idée qu'Abraham et les autres croyants attendaient non pas la possession de Canaan, mais l'établissement du règne parfait de Dieu, la Jérusalem céleste aux fondations bien solides, éternelles.

Pour quelqu'un qui n'a pas encore vu la Jérusalem terrestre, l'attente d'une Jérusalem parfaite, céleste, étonne. Là, on est en plein dans la relecture de l'auteur aux Hébreux, dans sa compréhension bien plus tard de ce qui se joue à l'époque d'Abraham.

D'un côté, il s'appuie sur le fait qu'Abraham a toujours gardé le cap des promesses de Dieu, il a supporté tous les inconforts, les incertitudes, parce qu'il savait que Dieu réaliserait sa promesse en son temps. D'un autre côté, la progression de la révélation biblique montre qu'Abraham est le père de tous les croyants, d'abord des israélites puis de tous ceux qui reconnaissent le Messie juif, Jésus, comme leur sauveur. De même, si l'occupation du pays promis est un élément important de la bénédiction divine dans l'AT, elle se révèle décevante puisque le peuple n'arrive pas à rester fidèle à Dieu, et que le pays du peuple élu finit par ressembler fortement aux nations païennes, lorsque le peuple se détourne de Dieu au point de l'oublier presque complètement. Le pays promis est une image imparfaite du Royaume que Dieu établira, un règne de paix et de justice, qui dépasse toutes les tentatives humaines et que nous attendons encore. La connaissance de l'histoire biblique permet à l'auteur de bien comprendre la portée de l'espérance d'Abraham, même si lui-même n'en était pas forcément conscient.

Le point crucial de cette réflexion, c'est que les croyants vivent en étrangers et résidents temporaires sur cette terre, en attendant le royaume de Dieu. Ca implique deux choses : premièrement, une marche persévérante orientée par les promesses de Dieu, une marche marquée par la justice, le pardon, la vérité, l'amour, parce que ces valeurs vont triompher lorsque Dieu établira parfaitement son règne. Alors le croyant ne s'arrête pas en route, il ne satisfait pas de demi-mesures, de demi-accomplissements, de compromis. Il garde les yeux fixés sur la promesse, s'approchant toujours un peu

plus du Royaume de Dieu.

Deuxièmement, notre espérance est synonyme d'étrangeté, de décalage. Dans un monde où les orientations de vie sont différentes, celui qui cherche le royaume de Dieu est bien souvent à contre-courant, étranger dans son propre pays, décalé dans ses valeurs, ses actes, son attitude, passant même parfois pour un insensé. Il ne faut pas chercher la différence pour la différence, et Jésus comme Paul invitent à ne pas scandaliser nos contemporains par une attitude choquante. Cela étant, si nous sommes orientés vers le royaume de Dieu, notre vie sera forcément différente, forcément décalée. Ce décalage est inconfortable : il signifie que nous ne sommes pas chez nous ici – ou ailleurs – tant que le christ n'est pas revenu. Il signifie que nous serons forcément frustrés par notre situation, que nous serons en butte à l'incompréhension voire au mépris de ceux qui nous entourent. C'est pour cette raison que l'épître aux hébreux encourage particulièrement à la persévérance : ces difficultés, nos prédécesseurs dans la foi les ont supportées en contemplant les promesses de Dieu. L'étrangeté, la frustration, les souffrances d'aujourd'hui sont éclipsés par la richesse et la splendeur incomparables de ce que Dieu a prévu pour l'éternité.

Conclusion

Les croyants de l'AT ne sont pas parfaits, ce ne sont pas des héros : ils avaient nos faiblesses, nos craintes, notre incrédulité, mais ils connaissaient le Dieu vivant, et ils ont choisi de le suivre coûte que coûte. Ils ne sont pas meilleurs que nous, juste des exemples de ce que produit la relation avec Dieu : une confiance radicale qui s'exprime par une obéissance un peu folle, une espérance ardente qui donne un nouveau sens à notre vie, qui attend l'accomplissement des promesses de Dieu.

Malgré les doutes, les questions, la solitude, malgré la peur

et l'inquiétude, les croyants tiennent bon en s'accrochant à Dieu, en le suivant sur cette voie étroite de l'obéissance et de la persévérance. Seulement, nous avons un avantage de taille par rapport à Abraham et aux autres croyants de l'AT : Dieu a déjà réalisé une promesse, celle d'envoyer un sauveur pour les hommes qu'il aime. Ce sauveur est pour nous la preuve de l'amour de Dieu, la preuve que rien n'est impossible au Dieu tout-puissant, la preuve que ses promesses ne sont pas des paroles en l'air mais des certitudes bien plus sûres que tout ce que nous connaissons. Alors faisons nôtre le chemin de foi d'Abraham : suivons notre Dieu avec confiance, marchons vers lui avec persévérance, sans nous laisser détourner ou décourager, en puisant notre force dans tout ce que Dieu a fait pour nous.

Quelle maison pour le Seigneur ?

<https://soundcloud.com/eel-toulouse/quelle-maison-pour-le-seigneur>

Lecture biblique : 2 Samuel 7.1-16

David est roi d'Israël. Son autorité est désormais reconnue... mais ça n'a pas été simple pour en arriver là. D'une manière générale, l'établissement de la royauté en Israël a été assez chaotique.

Après la période des juges, où « chacun faisait ce qui lui semblait bon », le peuple a voulu un roi. Le Seigneur, lui, n'était pas très chaud. C'est lui qui devait être leur roi. Mais la théocratie, c'est une utopie ici-bas. Le cœur de l'homme étant ce qu'il est, ça ne peut pas fonctionner. Alors

Israël aura un roi... Mais la première expérience n'est pas vraiment concluante : Saül sera finalement destitué par Dieu. David lui succédera, d'abord en secret, puis sa royauté s'affermira.

Au moment de notre texte, David est à l'apogée de son règne... et il est pris de scrupules ! En effet, il s'est bâti un palais, une belle maison, et Dieu, lui, n'a rien d'autre qu'une tente.

Il s'en ouvre au prophète Nathan, son conseiller. *« Tu vois, moi, j'habite une maison en bois de cèdre. Mais le coffre sacré a seulement une tente de toile comme maison. »*. Le prophète comprend le sous-entendu. Et il estime que les intentions du roi sont louables. Il l'encourage. Dieu ne peut qu'être d'accord : *« Tu as sûrement une idée à ce sujet. Fais ce que tu penses, le SEIGNEUR est avec toi. »*

Mais le Seigneur ne l'entend pas de cette oreille. Il se révèle alors à Nathan : il ne veut pas que David lui construise une maison. Il faut le lui dire et le stopper dans ses intentions... Mais pourquoi ?

Dieu n'a pas besoin de maison

Dieu n'a jamais demandé à ce qu'on lui construise un temple ! Il se contente bien d'une tente. Ça lui va bien d'être un Dieu nomade, accompagnant son peuple dans son voyage. Comme lors de la sortie d'Égypte, dans la traversée du désert, ou dans la conquête du pays promis.

D'ailleurs, dans l'épisode du désert, la tente est moins une maison qu'un lieu de rencontre. Dieu guidait son peuple par une nuée le jour et une colonne de feu la nuit. C'est lui qui décidait quand s'arrêter et quand repartir. Et quand le peuple s'arrêtait, on installait la tente en dehors du camp. Il manifestait alors sa présence en mettant la nuée à l'entrée de la tente. C'était le lieu privilégié pour Dieu pour rencontrer Moïse mais aussi pour le peuple d'aller consulter

le Seigneur :

« Quand les Israélites installent leur camp, Moïse prend la tente sacrée et il la dresse en dehors du camp, assez loin. On l'appelle « la tente de la rencontre ». Tous ceux qui veulent consulter le SEIGNEUR sortent du camp et ils vont vers cette tente. » (Exode 33.7)

Le Seigneur est plus du genre à planter sa tente où il veut et quand il veut pour rencontrer son peuple qu'à se laisser enfermer entre les quatre murs d'une maison ! Dieu est, fondamentalement, nomade : toujours en mouvement. Il ne se laisse jamais enfermer ou limiter par quoi que ce soit : un temple, une église, un dogme ou une religion...

Et ce Dieu nomade finira par s'incarner en devenant homme. Toujours en mouvement... D'ailleurs, dans le prologue de son évangile, Jean le dit bien :

« La Parole s'est faite chair, et elle a fait sa demeure (littéralement : elle a planté sa tente) parmi nous » (Jean 1.14)

L'incarnation, le Fils de Dieu devenu homme que nous célébrons à Noël, c'est le Dieu nomade qui a planté sa tente parmi nous, pour venir à notre rencontre. Et parce que Dieu est toujours en mouvement, après sa résurrection, le Fils est remonté auprès du Père. Et le Saint-Esprit a été envoyé, pour planter sa tente chez le croyant, pour faire de notre corps le temple de Dieu. Aujourd'hui, nous sommes les temples du Dieu nomade qui chemine avec nous.

C'est Dieu qui va construire une maison à David

La deuxième raison pour laquelle le Seigneur ne veut pas que David lui construise un temple, c'est que c'est lui, le Seigneur, qui va construire une maison à David. Dieu renverse la perspective : *« ce n'est pas toi qui va me construire une maison, c'est moi qui vais t'en construire une »*. Évidemment

ici, on joue sur les mots. La maison dont parle le Seigneur pour David n'a rien à voir avec le palais qu'il s'est fait bâtir, c'est une dynastie. Et Dieu promet qu'elle sera établie pour toujours.

On a vu, à juste titre, une dimension messianique à cette promesse. Elle est, certes, encore voilée. Mais elle se précisera petit à petit, notamment dans le discours des prophètes où le titre « fils de David » finira par devenir un titre messianique, appliqué à Jésus dans le Nouveau Testament. Car en effet, cette dynastie établie pour toujours, ce règne sans fin ne peut que pointer vers Celui qui est venu pour établir le Royaume de Dieu, le Fils de Dieu, Jésus, le Christ.

Il faut tout de même dire qu'un temple sera bien construit finalement pour le Seigneur. Mais selon les conditions fixées par Dieu lui-même : non par David mais par Salomon, son fils, premier représentant de cette dynastie promise.

Et le jour de l'inauguration du temple, il sera bien dit clairement que cette « maison » de Dieu ne peut en aucun cas le contenir. Salomon lui-même le dira dans sa prière :

« Est-ce que Dieu peut vraiment habiter sur la terre ? Le ciel est immense, mais il ne peut pas te contenir, toi, mon Dieu. Et ce temple que j'ai construit est beaucoup trop petit pour toi. » (1 Rois 8.27)

J'aime cette idée de construire un temple, une maison pour Dieu, tout en sachant qu'il sera beaucoup trop petit. Il faut nous en souvenir ! Tous les temples que nous construisons pour Dieu sont trop petits. Nos églises sont trop petites, nos vies sont trop petites, nos théologies sont trop petites. Penser le contraire, c'est succomber à la dérive sectaire, ou l'orgueil spirituel.

Quelle conclusion en tirer ? Dieu accueille ce que nous construisons pour lui. Et comme il a rempli le temple de Salomon de sa gloire, il habite les temples que nous lui

offrons. Il habite nos églises et nos vies. Mais ce qui compte avant tout, c'est ce qu'il construit pour nous. C'est son projet pour nos vies et nos églises. C'est son Royaume appelé à croître dans notre cœur, dans nos églises, dans le monde.

Conclusion

Enfin, le projet de David de construire un temple pour le Seigneur a abouti, mais pas comme il le pensait. Les projets de Dieu étaient différents. La construction du temple a juste été différée, et réalisée par Salomon. Mais le grand projet de Dieu a été révélé à David. Celui d'une autre maison, une dynastie, ferment d'un autre royaume, le Royaume de Dieu inauguré par le Messie.

Nous pouvons faire des projets, mais c'est le projet de Dieu qui s'accomplit. Un projet qui n'est pas toujours conforme à ce que nous imaginons. Mais un projet dont la portée dépasse ce que nous pouvons penser. Il ne peut en être autrement de notre Dieu nomade, toujours en mouvement et toujours prêt à planter sa tente pour que nous puissions le rencontrer.

Tenez bon! Le Seigneur sera votre force (Ep 6.10-18)

Pendant l'Avent, nous attendons la venue de Dieu. Je vous propose de méditer le texte du jour, à la fin de la lettre de Paul aux Ephésiens, un texte qui nous donne des indications sur la manière dont nous devons attendre la venue de Dieu.

Lecture Ep 6.10-18

Nous sommes en guerre ! Voilà comment se conclut la lettre aux

Ephésiens, une lettre où Paul met pourtant un fort accent sur la paix : Jésus-Christ nous réconcilie avec Dieu et avec les autres. En nous reconnectant chacun à Dieu, il nous reconnecte aussi les uns aux autres. La paix est donc une des principales victoires du Christ, un bien que nous sommes appelés à nous approprier dans l'Eglise et à développer. Toutefois, Paul termine sa lettre avec une image apparemment opposée à la paix : celle du combat. Il appelle plusieurs fois les chrétiens à résister, en revêtant – et c'est là le point fort du texte – une armure complète qui nous permettra de tenir. Paul utilise là une image forte qui a pour but de marquer les esprits au moment de son exhortation finale et d'encourager les chrétiens dans le temps qui précède le retour du Christ.

1) L'appel à tenir ferme dans la bataille spirituelle

Nous sommes en guerre. Paul nous invite à reconnaître que la vie chrétienne n'est pas un long fleuve tranquille, et que nous ne sommes pas en terrain neutre. Au contraire, nous rencontrons des obstacles, des adversaires, et nous devons prendre position dans le combat engagé. Quoi que nous fassions, nous y sommes, et nous avons besoin de nous préparer de manière adéquate.

Evidemment, nous pensons tout de suite aux combats que vivent les chrétiens de l'église persécutée dans le monde, pour qui la lutte est une réalité quotidienne et malheureusement difficile à nier. En creusant un peu, on peut penser aussi aux résistances discrètes mais réelles que rencontre la foi chrétienne dans la société occidentale d'aujourd'hui. Mais il me semble que Paul nous invite à ne pas être dupes : même dans l'hypothèse de conditions politiques ou religieuses optimales, aucun chrétien n'est exempté de ce combat.

En effet, Paul nous invite à voir plus loin que les adversaires en chair et en os, à voir plus loin que les

difficultés ou les résistances que nous rencontrons : ceux face à qui nous devons résister ne sont pas en chair et en os, mais ce sont des adversaires spirituels : des forces très puissantes, des puissances de la nuit, des esprits mauvais, regroupés sous l'égide de l'adversaire principal qu'est le diable. Vous remarquerez que Paul ne se lance pas dans une description détaillée des différents démons, de leur organisation, de leur mode de fonctionnement, de leurs œuvres. A mon sens, ce qui ressort de cette liste, c'est surtout la variété des opposants, qui ont en commun le fait de lutter contre Dieu et ceux qui lui appartiennent. Paul nous pousse à reconnaître que chacun, dans son contexte, est engagé dans la lutte et doit faire face aux pièges du diable.

Il me semble qu'on n'a pas besoin d'aller dans le spectaculaire pour reconnaître ces méthodes de l'adversaire : ce peut être le mépris ou le rejet violent de notre foi chez les autres, mais aussi les doctrines qui nous détournent de la vérité de l'Évangile ou les tentations de commettre le mal (mensonge, vol, tromperie, etc.), ou encore, et c'est plus pernicieux, des situations apparemment innocentes, où nous tombons doucement dans l'indifférence, dans le ressentiment ou l'amertume, dans des situations où nous nous sentons dans notre droit et nous écartons, sans vraiment le voir, de la grâce qui a transformé notre vie. Personnellement, je reconnais que je n'ai pas besoin d'aller très loin pour tomber dans ces pièges-là...!

Face à ces stratagèmes, à la diversité des adversaires, et surtout à leur nature spirituelle, nous armer ne signifie pas mettre un gilet pare-balles ou acheter un fusil. Nous avons besoin d'être équipés sur le plan spirituel pour tenir bon, et Paul nous dirige vers le seul qui puisse nous rendre forts : Dieu. Le seul qui puisse nous permettre de résister, c'est Dieu, le Dieu décrit au début de la lettre, au ch.1 (peut-être un des plus beaux passages de la Bible), celui dont la puissance et la force spirituelle ont vaincu le mal, toutes

les forces du mal, dans leur variété et leur hargne, celui qui a vaincu la mort en faisant ressusciter Jésus-Christ.

Pour nous battre contre les puissances spirituelles, nous devons nous ranger derrière un chef spirituel. Mais il ne faudrait pas se tromper : une forte inégalité réside entre les deux camps. En réalité, même si la bataille fait rage, elle est perdue d'avance, ou vaincue d'avance, depuis que Jésus-Christ est ressuscité. Le théologien Oscar Cullmann compare d'ailleurs notre situation à la situation de la France entre le débarquement des forces alliées en Normandie en 1944 et l'armistice signée en 1945. Le débarquement déclenche la victoire des Alliés, mais les combats durent encore presque un an et font des dégâts. C'est exactement ce que nous vivons : Jésus-Christ a remporté la victoire décisive et un jour, son royaume sera établi. Mais les adversaires ne se sont pas encore rendus et continuent de lutter, donc nous aussi.

2) Les moyens à disposition

Nous devons donc nous préparer, nous équiper, pour tenir bon en attendant la victoire pleine et entière de notre Seigneur. Paul résume, dans l'image mémorable de l'armure d'un soldat, les armes que nous avons à notre disposition.

Quelles sont-elles ? La vérité, la justice, la paix, la foi, le salut, la parole de Dieu. Ces armes nous les connaissons bien, car ce sont les grâces données au chrétien : la vérité révélée en Jésus-Christ, la justice offerte au croyant, la paix nous réconciliant avec Dieu et les autres, la confiance en Dieu en toutes circonstances, l'assurance d'appartenir à Dieu et la parole, la Bible, qui nous rappelle toutes ces vérités et nous apprend comment vivre avec Dieu. Toutes ces grâces ont déjà été citées par Paul : ce sont les fondements de la vie chrétienne, développés au fil des évangiles et des lettres des apôtres.

L'armure décrite a un rôle défensif : le grand bouclier

protecteur, la cuirasse, le casque, mais il y a aussi l'épée (pas une grande, mais Paul fait référence à une petite épée maniable facile à emporter en toutes circonstances), et la ceinture qui porte normalement une petite arme. Les grâces de la foi ne sont pas seulement un abri antiatomique, mais elles nous rendent actifs dans la lutte.

Ces dons ne sont pas juste des outils que nous recevons pour résister, mais nous sommes appelés à nous les approprier pleinement. Par exemple, la justice que Dieu nous accorde en Jésus-Christ, nous sommes appelés à la pratiquer, à la mettre en œuvre concrètement dans notre vie. La parole de Dieu, ce ne sont pas seulement des versets à répondre du tac au tac, mais une révélation qui transforme peu à peu notre manière de voir et nous fait entrer dans les points de vue de Dieu lui-même. Et ainsi pour toutes ces grâces que nous recevons et que nous sommes appelés à mettre en œuvre dans notre vie.

Paul décrit une armure romaine, image classique du soldat de l'époque, mais en réalité, sa vraie source d'inspiration, c'est l'AT, et particulièrement le prophète Esaïe. On y lit que le Messie aura pour ceinture la justice et la fidélité (11.5) et sa parole sera une épée coupante (49.2). Dieu lui-même revêt la cuirasse de la justice et le casque du salut (59.17). Et ceux qui annoncent la bonne nouvelle de la paix sont bénis (52.7). Ainsi, l'armure que Paul nous propose, c'est l'identité-même de Dieu révélée à travers son Messie, Jésus-Christ, une identité que les enfants de Dieu ont pour vocation de s'approprier. C'est bien du Seigneur que nous tirons notre force, et bien plus !

Vous avez peut-être remarqué que ces dons ne sont pas particulièrement liés à la guerre, ils ressemblent davantage aux habits que nous devrions porter tous les jours ! à la vie normale du chrétien, de plus en plus proche de Dieu. Pour survivre, nous devons nous accrocher à Dieu et à la vocation qu'il nous donne. Pas besoin d'aller provoquer les adversaires ou de développer une stratégie particulière ! Notre

préparation, notre équipement, c'est simplement de vivre en enfants de Dieu avec détermination et persévérance, demeurer dans le Christ vainqueur, nous enraciner toujours plus profondément en lui, c'est ainsi que nous pourrons tenir, fermement établis sur le roc, en sachant que la tempête se déchaîne. Enracinons-nous en Dieu, c'est en lui que nous pourrons tenir.

3) L'importance de la prière

Demeurer, s'enraciner, s'appuyer, autant d'images d'une relation intime avec Dieu, que Paul encourage en nous appelant à la prière : « 18. Priez sans cesse. Faites toutes vos prières et vos demandes par l'Esprit saint ! » La prière n'est pas une arme supplémentaire, c'est le canal qui nous permet de recevoir les dons de Dieu, d'être en relation avec lui par le Saint Esprit. La prière conduit à demander à Dieu tout ce dont nous avons besoin pour chaque jour, pour tenir bon : nous ne sommes pas seuls dans le combat contre le mal sous toutes ses formes. Dans la prière, nous apprenons aussi à nous ranger derrière le Seigneur, à ne pas faire les fanfarons mais à le laisser intervenir dans notre vie, dans notre cœur. Dans la prière nous exerçons notre confiance en Dieu et nous nous ressourçons en nous rappelant l'immensité de son amour et de sa puissance. Enfin la prière nous met à l'écoute de Dieu et de ses projets pour nous, des directions qu'il nous conseille.

Dans ce cadre-là, l'intercession pour nos frères et sœurs chrétiens a une place importante. Dans d'autres textes, nous sommes invités à soutenir les chrétiens éprouvés, dans leur santé, leur foi, leur famille etc. à être solidaires les uns des autres, à nous encourager et nous consoler les uns autres dans les moments de faiblesse, de malheur, de difficultés. Ici, l'intercession est plus large : tous ont besoin de la prière. Même ceux qui apparemment ne rencontrent aucune difficulté, ceux qui paraissent forts ou bien ancrés dans la foi : puisque nous sommes impliqués dans la bataille, nous

avons tous besoin du Seigneur pour tenir. Même celui qui est fort, qui marche bien, peut tomber ! Prier les uns pour les autres, c'est prier pour ceux qui vacillent, afin que Dieu les garde, et pour ceux qui tiennent, afin que Dieu les garde aussi ! Plus tôt dans sa lettre, Paul parle de l'église comme d'un corps où nous nous aidons les uns les autres à grandir, à progresser dans notre identité d'enfants de Dieu, à vivre avec Dieu. La prière est un moyen concret de nous édifier les uns les autres.

Conclusion

En conclusion, on peut dire que Paul nous invite à être vigilants, attentifs, lucides sur notre situation : le monde n'est pas encore apaisé, et la victoire du Christ à la croix suscite une résistance ultime de ceux qui ne veulent pas reconnaître Dieu comme Seigneur. Nous ne devons pas être dupes, mais pas morbides pour autant, ou craintifs : Dieu est déjà vainqueur, il nous a établis chez lui, et il nous donne quotidiennement toutes les grâces dont nous avons besoin. Notre rôle, dans cette période intermédiaire où nous attendons la proclamation universelle du règne de Dieu, c'est de développer avec détermination la nouvelle identité que Dieu nous donne en Jésus-Christ : une identité marquée par la vérité, la justice, la paix, le salut, la foi et la connaissance de la volonté de Dieu. Alors enracinons-nous dans le Christ, puisons en lui nos forces, nos motivations, nos valeurs, nos espoirs, laissons son Esprit nous pétrir à l'image de Dieu, et Dieu nous gardera, il nous protégera et nous conduira sur son chemin.

La Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, Fils de Dieu, commence ici



Lecture biblique : Marc 1.1-8

Marc commence son évangile avec une phrase qui pourrait passer inaperçue, une simple formule banale : « *La Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, Fils de Dieu, commence ici.* »

Mais y a-t-il vraiment des formules banales dans les évangiles ? Chaque phrase a son importance. Même celle-ci, qui nous en dit finalement bien plus qu'on pourrait le croire à la première lecture.

La Bonne Nouvelle, c'est Jésus !

Le mot évangile est entré dans le langage courant. Et pour nous, ça désigne un livre. Ou plutôt quatre livres du Nouveau Testament. Et on oublierait presque parfois que ce n'est qu'une transcription d'un terme grec qui a une signification très simple : évangile signifie bonne nouvelle.

Or, quel étrange prophète de bonne nouvelle ce Jean-Baptiste, qui apparaît dès le début de l'évangile selon Marc ! Derrière son apparence hirsute d'ermite retiré dans le désert, vêtu d'habits sommaires, avec un régime alimentaire des plus rudimentaires, il proclame un message radical et exigeant : « changez votre vie ! »

Mais en réalité, la Bonne Nouvelle, ce n'est pas Jean-Baptiste, ni même son message. La Bonne Nouvelle, c'est un personne. C'est celui qui vient après lui. Celui dont Jean dit qu'il n'est pas digne d'ôter ses sandales... Ce n'est pas nous, les chrétiens, ou l'Église, et encore moins une religion... La Bonne Nouvelle, c'est Jésus.

Et ce n'est pas fini ! C'est aussi le fait que cette personne soit le Christ, le Messie, celui que Dieu a choisi pour accomplir son plan de salut. Et ce n'est pas fini ! C'est aussi le fait que ce Messie est le Fils de Dieu, Dieu lui-même. Voilà la Bonne Nouvelle : Jésus est le Christ, le Fils de Dieu.

Est-ce que nous vivons l'Évangile comme une bonne nouvelle ? Est-ce que nous l'annonçons comme une bonne nouvelle ? Est-ce que les gens voient dans notre vie, dans notre Église, que c'est une bonne nouvelle ?

La Bonne Nouvelle commence (presque) ici...

En réalité, on devrait dire que la Bonne Nouvelle commence presque ici... Parce que si la Bonne Nouvelle, c'est Jésus-Christ, Marc ne nous en parle pas tout de suite.

Il y a d'abord les prophètes, et notamment Esaïe qui annonce l'émergence d'une voix qui crie dans le désert. Et donc il y a aussi d'abord Jean-Baptiste, et sa prédication publique invitant les foules à se préparer à l'accueil du Messie qui doit venir. Il y a d'abord ce baptême d'eau proposé par Jean qui annonce un autre baptême, celui de l'Esprit saint, que le Christ apportera.

Bref, la Bonne Nouvelle ne tombe pas comme ça du ciel, du jour au lendemain. Son émergence est préparée. Vous connaissez le cantique traditionnel :

« Depuis plus de 4000 ans, nous le promettaient les prophètes, Depuis plus de 4000 ans, nous attendions cet heureux temps... »

Dans le calendrier liturgique, le temps de l'Avent, tout un mois durant, nous rappelle cette attente. Noël, la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ venu sur terre, arrive au terme d'un temps de préparation. Et il y a là une vérité importante : pour recevoir la Bonne Nouvelle, il faut y être préparé, comme

la bonne terre de la parabole, prête à accueillir la semence.

Comment avons-nous été préparés à recevoir la Bonne Nouvelle ? Par notre éducation ? Par des rencontres ? Par des circonstances, des événements heureux ou non, qui ont émaillé notre existence ? Nous avons tous un chemin, propre à chacun, dans lequel pourtant nous pouvons sans aucun doute discerner des jalons que Dieu a posé dans notre vie pour nous préparer à l'accueil de la Bonne Nouvelle.

Et puis cette Bonne Nouvelle, on ne la reçoit pas une fois dans sa vie et c'est terminé. L'Évangile nous rencontre et nous interpelle sans cesse. Nous nous réunissons pour entendre tout à nouveau cette Bonne Nouvelle... Mais comment nous y préparons-nous ?

La Bonne Nouvelle commence... mais ne se termine pas

Avec un tel début pour son ouvrage, on pourrait s'attendre à une fin similaire. Du style : « La Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, Fils de Dieu, se termine ici... ». Mais si on va à la fin de l'Évangile selon Marc, on se rend compte que ce n'est pas le cas. Pas du tout.

En réalité, l'Évangile selon Marc a la particularité d'avoir une fin abrupte, une fin ouverte. Il est communément admis aujourd'hui que les versets 9-20 sont un ajout postérieur à la rédaction de l'Évangile. Rien d'hérétique dans ces versets, qui empruntent leur contenu aux autres évangiles et au livre des Actes des apôtres. Mais à l'origine, l'évangile selon Marc s'arrêtait au verset 8, de façon surprenante :

« Les femmes sortent de la tombe et partent en courant. Elles tremblent, elles sont bouleversées, et elles ne disent rien à personne, parce qu'elles ont peur. »

Je ne sais pas si vous aimez les fins ouvertes dans un roman ou dans un film. Elles peuvent nous frustrer parce qu'elles ne proposent pas une fin claire et précise. C'est ce qui explique

l'ajout à la fin de l'évangile selon Marc... Mais elles peuvent aussi nous stimuler parce qu'elles nous laissent imaginer la suite. Les fins ouvertes nous interpellent, elles nous invitent à continuer l'histoire.

Dans la Bible, le livre de Jonas aussi a une fin ouverte. Avec une question que Dieu pose au prophète sans qu'il y ait de réponse explicite :

« Alors, est-ce que je ne peux pas, moi, avoir pitié de cette grande ville de Ninive ? » (Jonas 4.11)

La Bonne Nouvelle de Jésus-Christ a un commencement... mais pas de fin. Elle commence avec sa naissance, elle se poursuivra avec sa mort sur la croix. Mais ce ne sera pas la fin : elle se poursuivra avec sa résurrection. Voilà pourquoi elle n'a pas de fin, parce que Jésus-Christ est ressuscité et il est vivant pour toujours !

De plus, le fait qu'il n'y ait pas de fin à l'Évangile selon Marc nous invite aussi à continuer l'histoire. L'Évangile ne doit pas rester un livre, il doit devenir pour nous une Bonne Nouvelle, il veut poursuivre son histoire dans chacune de nos vies.

Conclusion

Dès le début de son ouvrage, Marc nous rappelle que l'Évangile est une Bonne Nouvelle parce qu'il ne s'agit ni d'un simple message ni d'une religion, mais d'une personne. Jésus-Christ, Fils de Dieu.

Et cette Bonne Nouvelle est vivante parce que Jésus-Christ est vivant. Recevoir l'Évangile, c'est laisser le Christ entrer dans notre vie, et nous tenir prêt à l'accueillir tout à nouveau chaque jour.

Pour chacun de nous, la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, Fils de Dieu, peut commencer ici et maintenant.